

MAURICE FICKELSON

Airs de famille

Tu n'opprimeras pas ton hôte

La pieuvre qui est dans ma cave a attrapé le chat. Elle voulait jouer, je suppose. Puis, sans y penser... Ou, peut-être, je ne sais pas, en y pensant. Pour voir. Il y a si longtemps que je la nourris de poissons. Alors, un chat... Je crois qu'elle m'a mis devant un fait accompli. Et d'un bout à l'autre, si vous voulez savoir. Ça ne m'a pas plu. Je l'aimais bien, moi, ce chat. Mais qu'est-ce que je pouvais faire? Je n'avais aucune raison de me méfier. Je remontais déjà les marches... Sans vouloir lui chercher d'excuse, nous avons, chacun de nous, hommes ou poulpes, nos pulsions, aussi timide qu'on soit et réservé dans l'expression, comme on peut l'être au fond d'une cave, vient un moment où elles se libèrent, pas le temps de réfléchir. Assurément, elle n'a pas réfléchi. On me dira: Une pieuvre dans sa cave, quelle idée! Ça ne s' imagine pas, ce n'est pas sérieux. Si ça s' imagine, la preuve, et le chat aussi. Bon, d'accord, je n'aurais pas dû laisser le chat descendre avec moi, vu le peu de lumière, insuffisante, c'est vrai, la chair, faible, on le sait. Mais pour ce qui est de la cave, rien à dire. Humide et fraîche, plus qu'aucune autre, je peux l'affirmer. L'eau suinte, remplit les creux, y croupit en flaques, il faudra bientôt des bottes, déjà, on patauge. J'ai d'abord cru que c'était saisonnier, à cause des pluies, mais de l'eau salée... Oui, salée. Aussi salée que je vous le dis. Ça ne s'explique pas. Une sorte de phénomène, si vous voulez mon avis. Des infiltrations... Oui, si vous voulez. Pour ce qui est du sel qui fait que l'eau est salée... Le salpêtre? Va pour le salpêtre, je n'y avais pas pensé. La chose étant ce qu'elle est, une cave pareille, qu'est-ce qu'on peut en faire, on ne peut rien y mettre. On peut seulement y mettre une pieuvre. Ou si vous avez une

autre idée... En fait, cette pieuvre-là, je ne sais pas comment elle est venue. Un jour que j'étais descendu à la cave, je me demande bien pourquoi, vu qu'il n'y a rien à voir, exceptée l'eau, comme je l'ai dit, je l'ai trouvé là, cette pieuvre. À deux cents kilomètres de la mer, ça surprend. Elle était juchée sur une vieille barrique pourrie. Elle me regardait, avec une sorte de regard pensif, un beau regard de pieuvre qui pense à des choses anciennes que vous aimeriez bien connaître si les tracas administratifs vous en laissaient seulement le temps. On voyait tout de suite qu'elle avait comme une expérience. Je me suis dit: Elle n'est pas là par hasard. Quelle qu'en soit la raison... Elle me faisait confiance, je n'allais pas la décevoir. Elle est donc restée. Si ma cave lui convient, me suis-je dit, moi, elle ne me gêne pas, elle n'est pas encombrante. Elle reste dans son coin. Ou peut-être fait-elle un petit tour dans la cave après avoir déjeuné. Ma femme... Ma femme ne se doute de rien, mais elle a bien dû remarquer que le chat a disparu. Un jour, deux jours... Elle me demande: Tu n'as pas vu le minet? Je lui dis que je ne l'ai pas vu. Et c'est vrai. Je n'ai pas eu le temps de voir. Tout juste entendu un peu miauler.

L'annonciation

C'est un nouveau facteur, on ne l'a jamais vu auparavant. Je me retourne et le regarde monter l'escalier. Il a bien la sacoche du facteur suspendue à l'épaule. Peut-être ne fait-il qu'un remplacement... Ce que je me dis, et néanmoins, je suis troublé. Il a eu un petit sourire en me croisant, une légère inclination de la tête, une sorte de salut effleuré, juste, aurais-je dit, pour se faire reconnaître comme étant le nouveau facteur, ce matin-là, mais moi, pris au dépourvu, je n'ai pas eu le réflexe d'y répondre, ne serait-ce que par une autre légère et réciproque inclination de la tête, rien qu'un effleurement de réciprocité, à ce moment où nous nous sommes croisés. J'y repense, et je m'arrête, confus. Troublé et confus. Je me cherche une excuse: on a ses habitudes, le facteur en fait partie. Alors ce jeune visage inconnu, subitement... Si jeune, me dis-je, on dirait d'un ado-

lescent, presque. Presque... Et le voir, ce presque adolescent, monter l'escalier avec une grosse sacoche de cuir noir bourrée de lettres et de magazines, la sacoche de notre facteur aux cheveux gris sur le point de prendre sa retraite – oui, en effet, ça peut surprendre, mais plus encore, me dis-je, le suivant des yeux, avec quelle légèreté... Avec quelle légèreté monte-t-il on dirait au-dessus des marches, sans paraître y poser le pied, sans que la lourde sacoche bourrée de lettres et de magazines paraisse peser à son épaule, et je revois alors son visage, son regard, son sourire, et tout ce bonheur sur lui qui donnerait envie de pleurer. Puis je me rends compte qu'il ne monte plus. Il marque un temps, face à la porte devant laquelle il s'est arrêté – moi, au-dessous de lui dans la spirale de l'escalier – deux spires nous séparent –, la tête renversée, je ne fais qu'apercevoir la sacoche de cuir noir qui pend à son épaule. C'est donc chez elle qu'il va, me dis-je. Oui, chez la jeune veuve, et il frappe à sa porte. Et dans le moment où il attend qu'elle ouvre, quelque chose se soulève à son épaule et s'agite, c'est la sacoche du facteur, elle s'allonge et se déploie, c'est maintenant une aile, une aile noire, dont les plumes ont le luisant du cuir de la sacoche de cuir noir, elle s'étend au-dessus de la cage de l'escalier et doucement se balance. Il ne se donne pas la peine de déployer l'autre. Et quelle autre, d'ailleurs? Je comprends qu'il a seulement voulu répondre à mon attente profane, gentiment, pour que j'aie quelque chose à dire à ce sujet. Mais la porte s'ouvre; la jeune veuve se tient devant lui. «C'est bien vous Marie», dit-il. Et la porte se referme sur eux.

Comptez vos doigts

Un matin, au réveil, les enfants regardent leurs mains et s'étonnent: il leur manque des doigts. Ni sang ni plaies, mais des doigts en moins. Les plus petits pleurent; les plus grands font comme s'ils savaient. Les parents arrivent et comptent les doigts de leurs enfants. Ils ont beau compter et recompter, le compte n'y est pas. Soupçonneux, ils aimeraient bien punir, ou trouver un responsable. Quelqu'un... Ils téléphonent au maire.

Le maire leur dit: La protection de l'enfance est notre premier souci. Notre petite ville est salubre; le vent du Nord chasse les miasmes; les cafés ferment de bonne heure; les terrains municipaux sont interdits aux nomades. Comptez sur la vigilance de nos psychologues, la diligence de nos assistantes sociales: à toute heure vous les croisez dans l'escalier. Ne sont-elles pas déjà à l'œuvre? – Les parents remplissent des questionnaires; les psychologues les convoquent au crépuscule et les rassemblent dans un endroit obscur spécialement aménagé pour la vision nocturne. Là, on leur explique leurs sentiments: les abîmes de l'âme s'ouvrent sous leurs yeux. Les parents, fascinés, se penchent: ils entendent des choses au fond. Comme des grenouilles. Des coassements de grenouilles. Puis ils discernent des roseaux, des lueurs, des reflets, à travers une brume, sur les marécages.

Les doigts perdus de leurs enfants sont là. Les grenouilles les ont posés sur les feuilles de nénuphar où elles se tiennent. Elles chantent leur triomphe mélancolique. Car que vont-elles faire de tous ces doigts qu'elles ont emportés par des nuits sans lune, de tous ces doigts attrapés en rêve, dans la nuit impalpable où les enfants vont en aveugle, leurs mains imprudemment tendues devant eux? Et est-ce bien à elles, les grenouilles, d'accomplir les désirs sans aveu des parents?

Maurice Fickelson